

La vie sur base

Le bus roulait depuis bientôt trois heures. A l'intérieur, certains dormaient, d'autres lisaient, d'autres encore discutaient ou regardaient le paysage défiler par les fenêtres. Quelques-uns parmi nous étaient follement heureux à mesure que nous approchions de notre destination :

- Tu parles ! J'habite à cinq minutes à peine de la base !

Toujours calé au fond du bus, la tête posée contre la vitre, je regardais ce paysage campagnard que traversait cette petite route nationale. J'enviais ces gens qui circulaient dans ces petites rues, libres de leur mouvement. A les voir si libres, je réalisais davantage que ma vie ne m'appartenait plus.

Régulièrement, je disparaissais au fond de mon siège lorsqu'un des occupants du bus faisait au travers de la vitre des gestes obscènes aux jeunes femmes dont nous croisions la route. Pour certains, la maturité annoncée par le Colonel se faisait toujours attendre.

Au bout de quatre heures de voyage, notre bus quitta la route nationale pour emprunter une toute petite départementale. Notre camarade confirma la fin de notre voyage :

- On arrive ! C'est la prochaine à gauche.

Le bus ralentit. A gauche de la route, nous ne pouvions voir que la forêt, tandis que sur la droite s'étendait le

grillage de l'enceinte de la base. En face il y avait une petite montagne boisée. Le bus effectua une manœuvre. Après un contrôle des papiers, le véhicule pénétra dans l'enceinte de notre nouvelle base.

Le véhicule s'arrêta quelques mètres après l'entrée. Nous en sommes descendus, en rang et en ordre, habillés de nos uniformes et de nos longs manteaux bleus. L'ambiance était étrange. La nuit commençait doucement à tomber. Le froid et le stress nous faisaient frissonner. Dans cette pénombre naissante on pouvait entendre les aboiements des chiens de la base cynophile ainsi qu'un chant lugubre qui nous glaçait le dos.

Une colonne de Fusiliers commandos passa devant nous. Ils marchaient lentement. Leurs bras faisaient un mouvement ample et lent de balancier. Le bruit de leurs bottes battait la mesure. Ils chantaient en canon une chanson sinistre qui nous nouait les tripes :
- Loin de chez nous... En Afrique !

Nous étions tétanisés. Les bâtiments étaient gris et anciens. La base semblait vide, sans vie.

Quelques minutes plus tard, notre aspirant accompagnateur donna l'ordre de nous mettre en formation, pour une marche au pas cadencé en direction d'un des bâtiments.
- Comme pendant les classes, fit remarquer un de mes camarades.

La première démarche fut de nous rendre au poste de sécurité qui devait nous fournir des laissez-passer provisoires dans l'attente des badges définitifs. On nous donna de petits badges plastiques sur lesquels était imprimé un grand V comme VISITEUR.

Même de rien, ce détail avait une importance majeure car pendant le service national, les plus anciens s'imaginaient avoir sur les nouveaux venus un ascendant très légitime. Porter le badge VISITEUR, c'était porter sur le dos une cible rouge au milieu d'un champ de tir. Gare à celui qui ne se défendait pas : il avait toutes les chances d'être dans la ligne de mire des bizuteurs en puissance.

La seconde étape fut de nous rendre au « dortoir » des appelés. Un long couloir pavé de carrelages blancs conduisait vers des chambres qui étaient toutes aussi provisoires que nos badges. La composition des chambrées fut pour le moins expéditive :

- Chambre vingt quatre : vous, vous, vous, et vous...

J'entrai avec mes nouveaux colocataires. Les armoires, les lits, les chaises, en un mot tout le mobilier était identique à celui de notre centre d'instruction. On nous emmena ensuite en file indienne dans le bâtiment voisin chercher notre couchage constitué de deux draps, deux couvertures et un traversin. J'avais l'impression d'être un prisonnier que l'on changeait de cellule.

De retour dans le bâtiment, le sergent de semaine nous expliqua les règles de vie :

- Vous devrez faire les TIC (Travaux d'Intérêt Collectif) de votre chambre une fois par jour. On contrôlera. Quand il n'y a personne, votre chambre doit être constamment fermée à clef, et la clef déposée à la semaine (bureau du sous-officier responsable du bâtiment). Chacun d'entre vous sera appelé de temps en temps à faire les TIC du bâtiment. Le matin, vous devez complètement démonter tout votre lit et mettre draps et couvertures dans vos armoires. Vous referez votre lit tous les soirs pour vous coucher. Le couvre-feu est à 22:30, le lever à 6:45. Une fois tous les deux mois, il y aura un contrôle complet de

votre paquetage. Tous les jeudis, il y a sport obligatoire, avec jogging pour commencer. Quelquefois, le jeudi toujours, vous pourrez aussi avoir à assister à la cérémonie de la levée des couleurs. Bonne nuit messieurs...

On nous avait tellement dit qu'après les classes l'ambiance était plus détendue, que personne ne s'attendait à de pareilles contraintes.

A l'heure du souper, l'aspirant nous accompagna au mess. La salle était grande et haute de plafond : une vraie cantine scolaire. La pauvreté du menu allait de pair avec celle des plats.

Autour de nous, les quolibets allaient bon train. Les plus anciens riaient de nos mines peu réjouies. Ils nous montraient quelques majeurs bien tendus, et lançaient à notre encontre quelques insultes qui rendaient le moment surréaliste :

- Eh ! Sales bitos !

J'avais déjà l'impression de m'être trompé de planète, quand quelque chose tomba dans mon assiette. C'était un bout de pain. J'en reçus un autre, puis un autre encore. A deux mètres de nous, de grands gamins de dix-huit ans nous balançaient des bouts de pain en riant grassement. On se serait crû en maternelle ou dans un hôpital psychiatrique !

De retour dans la chambre, je fis plus ample connaissance avec mes colocataires. Ils avaient tous dix-huit ans et venaient de la banlieue chaude de Paris. L'un d'entre eux expliqua qu'il préférerait être ici plutôt que chez lui :

- Mon père, c'est un taré. Il est venu voir notre défilé : t'as dû le voir, il était avec ses décorations de la légion. Il tabasse ma mère, il est fondu.

Une chose était sûre : l'ambiance de la chambre n'avait rien à voir avec celle que j'avais connue pendant les classes. Assis sur mon lit, adossé au mur, j'essayais de m'isoler le plus possible en me plongeant dans la lecture. Pendant ce temps, les trois autres parlaient de sexe.

Car s'il était un sujet brûlant à l'armée, c'était bien celui-là. L'expérience du contingent dans le domaine était assez disparate. Mais de façon générale, la grande honte pour un jeune eut été d'avouer soit sa virginité, soit son homosexualité. Pour éviter d'être suspecté de l'un ou l'autre de ces crimes, chacun s'évertuait donc à raconter ses expériences sexuelles réelles ou imaginaires.

Les jeunes « puceaux » étaient facilement reconnaissables par leur enthousiasme démesuré. Emportés par l'élan d'une libido mal contrôlée et par une connaissance uniquement livresque de la chose, ils donnaient des détails croustillants qui trahissaient leurs fantasmes.

- Toutes des salopes !!

Affirma d'un air connaisseur celui qui avait pris possession du lit face au mien. Les autres confirmèrent par un beuglement viril. Très vite, ils donnèrent chacun des détails sur leur petite amie, si tant est qu'ils en aient vraiment eu une. L'un décrivait la position sexuelle préférée de sa « grosse » (je cite), l'autre ce qu'elle aimait qu'il lui fasse. Les détails devenaient de plus en plus scabreux presque cliniques.

Par miracle, je parvins à m'endormir. La nuit fut réparatrice, malgré un réveil vers deux heures du matin provoqué par l'un des occupants de la chambre. Il s'était levé bruyamment pour soulager sa vessie dans l'unique lavabo de notre chambre.

Le lendemain était un grand jour. Nous allions enfin savoir à quel poste nous allions être affecté. C'était ce fameux « poste à responsabilité » qu'avait évoqué notre Colonel pendant la présentation aux drapeaux.

Tous les nouveaux arrivants étaient alignés devant un grand bâtiment. Sur la vitre de la porte d'entrée était écrit en grandes lettres « PC BASE ». Lorsque vint mon tour, j'entrai dans le couloir principal, puis dans une pièce à gauche. A l'intérieur se trouvaient une femme adjudant, ainsi qu'un lieutenant entouré d'une montagne de papiers et de dossiers. Ils représentaient en quelque sorte la DRH (Direction des Ressources Humaines) de la base.

- Aviateur Coupez ! C'est ça ?

- Oui mon lieutenant.

- Bon, alors lui, c'est un informaticien. Et merde : il est HTR ! Vous êtes content de vous je présume ?

Je répondis aussitôt :

- Euh, ça veut dire quoi, HTR ?

- HTR, Hors Tableau Reclassement. Cela signifie qu'avant votre incorporation, en déposant vos diplômes, vous avez été enregistré comme informaticien, et que, par conséquent, je ne peux absolument pas vous donner un autre poste. Dommage, j'avais besoin de quelqu'un en cuisine.

Le lieutenant lut ma fiche :

- Vous êtes gestionnaire aussi ?

- Oui, enfin... La MIAGE [Maîtrise en Informatique Appliquée à la Gestion des Entreprises] est assez polyvalente. J'ai une bonne formation en informatique, et de bonnes connaissances en gestion et en comptabilité.

Le lieutenant prit le téléphone, tout en parlant à la femme adjudant :

- Ca peut les intéresser, là-haut, un informaticien gestionnaire ! Tu ne crois pas ?

Il attendit la communication.

- Ouais, salut ! Ici c'est le Lieutenant T. J'ai ici un gars qui pourrait vous intéresser. Ben, il faut en parler au Commissaire. Il n'est pas là ? Meeerde ! Bon il me faut une réponse, moi. Il fait de l'informatique, et il touche pas mal sa bille en gestion, compta, tout ça quoi. Ca devrait vous intéresser ! Bon, eh ! Décidez vous ! Moi, il faut que je le case quelque part. Je ne sais pas quoi en faire. Alors, vous me le prenez ?

Pendant tout le temps que dura cette tractation, je fus pris de nausées. Je repensai à toutes mes années d'études, aux sacrifices de mes parents pour les financer, à ce poste de cadre qu'on m'avait proposé dès la sortie d'école, au salaire que je ne toucherais pas, à ma compagne dont j'étais géographiquement séparé. Et j'étais face à ce gars qui ne savait pas quoi faire de moi.

L'affaire fut finalement conclue. Je fus « refourgué » selon les propres termes du lieutenant au « Bureau Gestion et Contrôle », qui était une sorte de bureau d'audit de la base. Le bureau était juste à l'étage.

Mon accompagnateur frappa à la porte. Une voix féminine répondit. L'aspirant se présenta, puis me laissa entrer à mon tour avant de prendre congé. J'entrai dans un grand bureau bien éclairé par trois larges fenêtres. Le mobilier était constitué d'une grosse armoire, d'une autre plus petite, de deux bureaux et d'une table informatique sur laquelle étaient installés un ordinateur et son imprimante.

Face à moi se tenaient quatre jeunes femmes militaires d'une trentaine d'années, ravissantes et souriantes qui prenaient le café.

Je les saluai une à une. L'une d'elle dirigea les présentations :

- Comme vous le constatez, ici, il n'y a que des femmes.

Je pris l'air le plus détaché possible, malgré ma gêne visible :

- Je vois, je vois...

Sur le plan matériel, je n'étais pas volé. J'étais seul dans un grand et beau bureau avec une vue imprenable sur la base. C'était inespéré. Par contre, sur le plan professionnel, j'étais déçu. Je pensais que l'armée allait m'utiliser pour développer des applications informatiques, ma véritable compétence. Au lieu de cela je me suis vite retrouvé à faire du secrétariat, ce qui n'avait strictement rien à voir. Devant mes fautes de dactylographie, on me disait sans cesse :

- Mais vous faites des fautes de frappe ! Vous êtes bien certain que vous êtes informaticien ?

Mon travail consistait aussi à faire le messager entre les bureaux. La mission démarrait toujours après un coup de téléphone. Une des filles du bureau répondait :

- Oui bien sûr, on en a un exemplaire. Il vous le faut pour quand ? Bon, écoutez, je vous envoie mon jeune pour vous l'apporter.

Le jeune c'était moi ! A chaque fois que j'entendais cette phrase, j'éclatais de rire du fond de mon bureau.

« Mon jeune » ! Elles n'étaient pourtant guère plus âgées que moi, et la plupart des sous-officiers de la base étaient même beaucoup plus jeunes. Nombre de ces sous-officiers n'avaient que le bac, alors que certains de leurs « jeunes » étaient titulaires de diplômes d'études supérieures. Et à chaque fois c'était la même rengaine :

- Coupez ! Arrêtez de râler bon sang ! Comment on doit vous appeler alors ? Bon en attendant, allez donc au bâtiment des moyens généraux remettre ce dossier. Ca vous calmera !

Mes prérogatives ne s'arrêtaient heureusement pas là. Le jour de la présentation au drapeau, le colonel n'avait pas parlé de « grandes responsabilités » pour rien. On me confiait aussi de temps en temps quelques missions de confiance, telle que le nettoyage des vitres (avec du papier toilette), la préparation du café, ou les fameuses missions « Crunch » qui consistaient à aller au distributeur le plus proche acheter des barres chocolatées pour mes cadres.